

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Huberdeau**

Louise Maheux-Forcier

---

Volume 17, numéro 3 (99), mai-juin 1975

Discours pour l'été...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29782ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Maheux-Forcier, L. (1975). Huberdeau. *Liberté*, 17(3), 71-92.

# Huberdeau

*Cher Jean-Guy,*

*Lorsque tu m'as demandé l'autorisation de publier dans « Liberté » ce texte écrit et pensé pour la radio, j'ai cru, l'espace d'un éclair, à une boutade, à l'un de ces mauvais tours que les garçons jouaient aux filles dans la campagne d'Huberdeau, là où nous aurions pu nous connaître autrefois si la Rouge n'avait si irrémédiablement séparé le presbytère de la voie ferrée, le neveu du curé de la filleule du chef de gare...*

*Voilà ! Nous avons découvert, à quarante ans, que le nom d'un village résonnait pareillement à nos oreilles et pourtant je n'ai rien su de la source dont tu entends la musique encore, et tu as tout ignoré, sans doute, des fanfares de l'eau bouillonnante, en aval, au-delà du pont, là où les rochers m'ont servi de grotte, de caverne, de refuge... de paradis !*

*Echangeons nos trésors ! Que vivent à jamais nos jeunes ans ! et que s'accordent tous les sons de cloche !*  
*Louise.*

La première fois que j'ai rencontré le mot « pays », il était au pluriel et paré du merveilleux adjectif : « lointain ».

Cet événement remonte à mes limbes, c'est-à-dire aux nuages de mon enfance alors que je voyageais déjà entre les lettres de l'alphabet et les notes de la gamme sans trop bien faire la différence... comme il m'arrive encore aujourd'hui, la littérature étant pour moi synonyme de musique.

J'aime me rappeler les circonstances de cette rencontre, mais je pense l'avoir toujours fait d'une façon romantique, intérieure, silencieuse, aux heures où les jeunes années viennent se poser doucement sur la quarantaine comme pour tamiser de leurs pastels féériques les couleurs trop violentes d'un présent qui vieillit... à folle allure.

Il est peut-être temps de mesurer à voix haute les conséquences d'un souvenir à la fois si personnel et si négligeable que je me suis longtemps contentée de l'évoquer seule, sans témoins... sans preuves... et sans me douter de son importance.

C'était... autrefois!... Ce devait être un samedi matin comme les autres... Ces pastels, je les revois dans le salon de Fleurette Beauchamp où j'arrivais en avance à mes leçons de piano...

Des fauteuils profonds et moelleux répondent au nom de l'hôtesse en mille fleurs printanières coupées dans le velours ou brochées dans le satin, et que soutiennent des sarments superbes, de ces bois moulurés où l'oeil attentif et l'imagination en éveil décèlent tour à tour des gargouilles ou des séraphins selon que l'esprit s'inquiète ou se rassure.

Aux fenêtres, des rideaux légers, des voiles de bateau telles qu'un enfant qui n'en a jamais vues les suppose, où le vent joue comme dans des cheveux.

Aux murs, de bas en haut, de la plinthe au plafond, sur trois faces, voici des tableaux, des gravures, des aquarelles, une forêt d'images et d'impressions... et quelquefois, — comme par surprise, innocemment, — entre « La maison de Jeanne d'Arc » signée d'un nom célèbre et l'eau-forte anonyme d'une humble maison canadienne, le corps chatoyant d'une femme nue de Suzor Côté dont ma mère m'a dit de détourner les yeux...

Par terre, des fleurs encore! Qu'elles soient d'Aubusson ou d'Ispahan, j'ignore de quelles semailles elles sont écloses mais nulle part ailleurs, dans nul autre tapis, — fut-ce le tapis jaune des pissenlits d'Huberdeau, — la poussière de mes souliers ne disparaît si bien.

Habitué au décor, évitant du regard les images interdites que je connais d'ailleurs intimement, je sombre dans un bien-être connu, au creux d'une bergère, en attendant mon tour, plus intéressée à résoudre sur mes genoux la fameuse difficulté du « passage du pouce » qu'à écouter les prouesses sonores d'un élève plus âgé et plus avancé que moi.

Pourtant, voici une mélodie si belle et si bien interprétée que mes propres doigts ne bougent plus. Il s'agit de la première des treize « Scènes d'enfant » de Schumann.

En français, ce court morceau s'appelle, comme on le sait : « Des pays lointains... »

Or, pendant que le garçon joue de son mieux, notre professeur, visant la perfection, essaie de lui insuffler en paroles

tout ce que suggère d'exotique et de fascinant ce simple titre ; à chaque reprise du thème, elle répète, en scandant les syllabes d'une voix de contralto elle-même accordée à la grande nostalgie de l'inconnu : « des pays lointains... »

A partir de ce samedi qui fut différent des autres, longtemps par la suite, et peut-être encore maintenant... le mot « pays » fait résonner en moi non pas l'idée d'appartenance, d'enracinement et de farouche possession mais au contraire l'idée du voyage et de la découverte, de l'éloignement... du détachement...

Sans doute suis-je à contre-courant dans une époque où la moindre peuplade revendique son coin de terre et s'y enlise, mais il me faut bien convenir qu'une fois posée comme irréfutable cette épithète magique auprès du mot « pays », il m'a toujours semblé difficile de les faire précéder couramment d'un adjectif possessif fanfaron et chauvin que la plus élémentaire logique aurait désavoué, sauf dans le cas où, volontairement exilée, je trouvais tout naturel de penser et de dire : « Mon pays lointain... » J'ornais d'ailleurs ces mots des mêmes feux exotiques, tout attendrie, ayant libéré mon souvenir des tracasseries quotidiennes, des problèmes familiaux, politiques, religieux, climatiques, pour n'en garder que la sereine évocation d'un bercail !

J'aimais mieux... de loin !

Je crois qu'il arrive à des amants qui s'adorent de vivre cette pénible expérience d'une incompatibilité de caractère et d'intelligence alors que de toute leur chair, ils tendent l'un vers l'autre...

Est-ce à dire qu'à cause d'un singulier tournant de mon esprit et d'un choc artistique situé dans la nuit de mes âges, me voilà dénuée de tout sens patriotique?... En tous cas, je serais bien embêtée d'élire, — à l'exclusion de tout autre, — tel lieu de cette terre où je suis née, et de décréter incomparable tel paysage... pour cette seule raison, c'est-à-dire parce que mon ancêtre, si justement nommé Pierre Maheust des Hazards, en décidant de quitter la France qui était « son pays », a décidé du même coup de ma nationalité ! Un pur accident ! Un pur hasard !

La notion de patrie a engendré, — et engendre à coeur de jour, — trop de malheurs et trop de crimes pour que j'y souscrive. Les guerres n'ont pas d'autre origine et si mon enfant exposait sa vie pour cette idée-là, j'exposerais la mienne pour qu'il y renonce.

Un pays, pour moi, n'a de frontières qu'intérieures et mouvantes. Un pays est d'abord fait d'êtres humains dont on assure qu'ils sont de même essence d'un pôle à l'autre, d'une couleur à l'autre. Et dans l'univers intime, si un pays se compose de paysages disparates cueillis aux quatre coins du monde où le bonheur a fleuri pour nous, il se compose également d'êtres de chair et de caprices, non pas semblables aux arbres qu'un déracinement risque de faire périr, mais mobiles et voyageurs comme des oiseaux, dans le ventre des Boeing ou dans celui des fusées.

Pour tout dire, il me semble qu'un pays... c'est l'amour ! Un pays se résume dans un seul être qu'on chérit et l'exil n'est insupportable qu'aux solitaires. C'est dans l'amour que se recrée le sol natal puisque c'est par l'amour que nous sommes régénérés et réincarnés.

La géographie n'a rien de commun avec les sentiments...

J'ai pour un saule du Parc Montsouris, pour un citronnier niçois et pour quatre palmiers de Floride une tendresse au moins égale à celle que je porte aux bouleaux blancs d'Huberdeau. C'est mon coeur qui décide et qui choisit sans demander conseil à ma raison... Je réclame toute la terre pour mon bonheur et pour mes noces !... Tout est beau où je trouve la sérénité des autres et la mienne... et je m'accorde alors avec toutes les villes et toutes les natures...

Mais je me souviens qu'à mon premier retour d'Europe, — cela date hélas ! de vingt ans, et j'espère que les choses ont changé depuis, — mais je me souviens qu'après deux ans d'études, de voyages et d'amitiés enrichissantes, éprouvant le besoin de partager ces trésors avec mon entourage, je me faisais clouer le bec et river mon clou aux moindres mots qui vantaient la Seine, les platanes ou les Français, sous prétexte qu'ici, nous avons le Saint-Laurent et les sapins ! sous prétexte qu'un Français ne sera jamais qu'un « maudit Français »... chanteur de pomme !

Voilà ce que je n'ai jamais pu comprendre, ni admettre : des gens qui n'avaient jamais franchi la frontière ontarienne venaient m'assurer, sincèrement convaincus, que le Canada est le plus beau pays du monde ; des Québécois sédentaires qui n'avaient jamais mis les pieds sur le traversier de Lévis, tentaient de me persuader qu'on ne savait vivre dans nulle autre province ! Les plus fanatiques d'entre eux, des patates chaudes plein la bouche, maltraitant leur langue, la truffant d'anglicismes et de blasphèmes, n'admettaient pas qu'on puisse être bilingue sans intention de trahir sa race et sa religion, alors qu'ignorants en matière politique qu'ils confondaient avec l'actualité, et ne connaissant leur propre histoire que par le truchement des sornettes dont nos manuels scolaires avaient regorgé depuis la Conquête, ils ne devaient qu'à une paresse séculaire et proverbiale cette incurie qui, non seulement méprisait l'histoire du monde et les cultures étrangères, mais le merveilleux héritage qui nous venait de la France... (Je parle de la langue, évidemment, et non du catholicisme qui nous privait justement des trésors de cette langue en nous privant des livres qui auraient pu nous en apprendre à la fois la lettre et l'esprit !)

Enfin, carrément xénophobes sans le savoir, ces bonnes âmes ne trouvaient d'amitiés qu'au sein des tribus familiales, amitiés le plus souvent si orageuses, exacerbées, que j'en ai vu plusieurs sombrer dans la catastrophe.

*En ce pays pudique*

*on ignorait le nom des astres*

*on écorchait celui des fleurs*

*on taisait celui des sexes*

*Il me fallut tout inventer*

*En ce pays taciturne*

*nul cri d'insecte n'était reconnu*

*nul arbrisseau déchiffré*

*nulle eau vive baptisée*

*Il me fallut épeler le monde*

*En ce pays fabuleux*

*les hommes portaient des masques*

*les femmes jouaient la comédie*

*et mon enfance cherchait en vain*

*de vrais mots dans de vraies bouches  
Car en cette terre malade  
l'amour que j'avais pour toi ma douce  
on lui donnait nom d'amitié.*

Tout cela se passait, comme je l'ai dit, il y a vingt ans, et c'est une des récompenses de l'âge que d'assister aux métamorphoses qui transforment inévitablement la chenille en papillon et posent des ailes à ce qui rampait.

J'ai trouvé depuis, autour de moi, des papillons d'espèces rares et précieuses, aux couleurs les plus éclatantes comme les plus nuancées, j'ai trouvé avec qui m'entendre en bonne intelligence dans le respect des opinions, la liberté de parole et l'échange profitable des expériences, en climat d'estime, de tolérance et de courtoisie.

Mais à cette époque de la grande noirceur, qualifiée de fille ingrate et dénaturée, je n'avais plus qu'à m'enfermer dans le silence et les igloo de notre hiver. Pour avoir la paix, il valait mieux tout ignorer de ces ailleurs mécréants où les bourgeons éclatent en février, où les feuilles d'automne prolongent leur agonie dorée pendant des semaines, où les roses fleurissent à Noël, où l'eau se change en vin tous les jours sur les plus humbles tables, — sans qu'on roule dessous, — où ne vont à la messe que ceux qui y croient, où l'on peut s'aimer en dehors du mariage, et où, dès leur berceau, les enfants savent déjà nommer ce qui les entoure au lieu de savoir jurer... en sabir!

Voilà... c'était ainsi! Pourquoi rêver d'un cèdre du Liban, d'un pin parasol ou d'un olivier grec quand nos forêts sont plantées de si beaux sapins! Pourquoi s'imaginer que l'homme a vu le jour au bord du Tigre et de l'Euphrate quand c'est au bord du plus « majestueux » des fleuves que nous sommes nés! Pourquoi s'inquiéter de la faim dans le monde et des moeurs d'un Japonais quand on a la tourtière à sa portée et qu'on sait si bien quoi faire de son corps! Il était stupide, vraiment, de chercher ailleurs et dans les livres ce que nous trouvions si aisément dans notre science infuse, notre gros bon sens et notre esprit de clocher! En famille, nous dégustions l'eau d'érable... nous aspergeant d'eau bé-

nite et maniant mieux l'encensoir que tous nos curés... Nous étions un peuple content, satisfait. Heureux.

Mais beaucoup d'artistes et d'écrivains de ma génération ont choisi de s'exiler justement pour fuir cette sorte de bonheur que l'autruche aussi doit trouver lorsqu'elle enfouit sa tête dans le sable. Ils ont choisi la misère ailleurs plutôt que l'abondance ici, où, douillettement et insidieusement détournés de ce qui était « leur raison de vivre », il ne leur restait plus qu'à « gagner leur vie... raisonnablement »... et Dieu sait comment !

En ce temps-là, le mot pays, pour ceux qui avaient commis le péché d'en sortir, n'était pas loin d'avoir pour synonymes, au retour, les mots « cage » et « prison »...

Moi, je suis restée...

Je suis restée, mais j'ai continué de préférer la Seine au Saint-Laurent, Notre-Dame de Paris à l'Oratoire Saint-Joseph, Florence et Venise à Montréal, les façades roses et ocres des maisons du Vieux Nice pavoisées de guenilles à tous les palais d'Outremont, le Mont Saint-Michel au Mont-Royal et l'air de la Provence aux rigueurs de notre climat. Et lorsqu'à ces merveilles, j'ajoute en pensée toutes celles que je ne connaîtrai jamais, rien ne pourrait m'empêcher de bâtir des châteaux en Espagne sur les mers de Chine, de mener mes chameaux à boire au bord de la Tamise, de faire mes prières dans les mosquées de Constantinople et d'aller quelquefois quérir mon enfance dans les futaies d'Huberdeau pour la planter comme une statue dans les jardins du Palais-Royal d'où je vois luire, à la plus émouvante fenêtre, le fanal bleu de Colette.

Si je me suis consolée maintes fois de cette façon, ce n'était pourtant jamais avec l'intention de contredire, de déplaire ou de blesser, encore moins de me livrer au jeu oisif de comparaisons qui m'auraient menée tout droit au désespoir ; c'était pour conserver intacts et vivaces dans ma mémoire des êtres et des paysages que j'avais aimés, à qui je devais une seconde naissance et plusieurs patries. Il s'agissait moins de préférer tel site à tel autre que d'ouvrir les bras à la grandeur de la planète.

De cette manière, réconciliée avec la réalité grâce à mes rêveries et à mes beaux souvenirs, je suis restée chez moi pour

deux raisons de force majeure : l'une étant que la littérature y est devenue possible, respectable et respectée, la seconde, toute pareille à celle qui m'avait fait remuer ciel et terre à vingt ans pour gagner l'Europe : parce que mes amours y étaient installées.

Mais à ce titre, j'ai ma place au même soleil qu'une Italienne ou qu'une Irlandaise, — au fuseau horaire près, — et si mes amours se font nomades un bon matin, je saurai bien, ailleurs et à nouveau, tresser le nid qui les abrite comme je saurai trouver n'importe où, table, feuilles et stylo pour les raconter.

Une femme amoureuse se fiche de sol natal : elle le porte dans son ventre. Une femme amoureuse se moque éperdument de latitude et de longitude : c'est au large des galaxies qu'elle est heureuse, en compagnie des étoiles... Du ciel que le sort lui donne, elle saura toujours faire un ciel-de-lit, et la jungle lui serait-elle dévolue, elle y aménagerait le paradis terrestre.

C'est mon idée... Je n'en changerais pas pour un empire...

Avant d'aborder véritablement et sous mon angle personnel le sujet de cette émission que j'ai un peu malmené dans une trop longue préface, avant de rendre hommage à ce qui m'est cher en ce pays, je me permets d'évoquer un autre souvenir qui a souvent éclairé ma lanterne et qui est valable, je crois bien, pour chacun d'entre nous.

Il y a plusieurs années, j'accompagnai sur les lieux de son enfance une amie en mal de pèlerinage. Elle m'avait décrit un gouffre terrifiant bordant le domaine d'une maison de campagne où elle passait jadis tous ses étés. Or, de tous les substantifs qu'on trouve dans cette dernière phrase, un seul est fidèle à la vérité : le nom de la saison !... Car « maison de campagne » était nettement exagéré dans le cas d'une bicoque à peine regardable et à peine pourvue des plus élémentaires commodités ; quant au « domaine », il eut mieux valu parler d'une closerie et pour ce qui est du « gouffre », si, à la rigueur, un enfant trop fougueux eut pu se fracturer quelque chose en y tombant, un adulte par contre, le moins agile et en bonne forme physique, en atteignait

l'abîme en trois enjambées.

Evidemment, il ne m'est pas venu à l'esprit de me moquer de cette amie et encore moins de la soupçonner de mensonge. Elle avait tout bonnement gardé pour cet ancien paysage son regard d'enfant.

De la même façon d'ailleurs j'ai parlé d'Huberdeau dans mes livres et tant sublimé une nature tout à fait ordinaire que nul ne pourrait appliquer à la réalité les phrases qui ont jailli de mes premiers émerveillements.

— Personne ne reconnaîtrait la rivière que j'ai chantée en voyant couler la vraie Rouge à l'endroit même où elle m'inspirait tant de ferveur. Et si d'aventure quelqu'un voulait vérifier mes dires en ce qui concerne l'île blonde, les bouleaux argentés, les rochers bleus et la petite gare rousse où mes cousins sont nés, il serait frappé surtout par ce grand carré de suie posé comme un linceul sur l'herbe, juste au milieu de mon rêve : en effet, tombée en désuétude au fil d'un progrès qui a préféré l'autocar au train, humiliée sans doute, et tout en peine de ne plus voir personne, ma petite gare chérie a décidé de passer au feu !

C'est ainsi que, cédant moi aussi à la tentation du pèlerinage, j'ai trouvé toutes choses cruellement différentes...

*« La brousse aura bientôt raison de ce rectangle calciné : tout ce qui reste de la gare d'Huberdeau qui était comme un nid. Une tache de charbon où le charbon brûlait pour réchauffer chaque hiver un enfant nouveau dans le ventre de ma tante. Une tache de charbon à la place d'une maison de poupée que du haut de cette colline j'avais l'impression de pouvoir tenir dans ma main. Un trou noir. Un morceau de plate-forme, l'emplacement des pivoinés, du poulailler, de la fosse septique et, encore praticable pour les piétons, la route en bordure de la Rouge, longeant la voie ferrée, par où les taxis faisaient la navette à seize heures, par où nous les croisions ou les suivions, le klaxon au vif et le coeur en charpie. »*

La rivière elle-même semblait avoir dévié de son cours pour noyer des roches que je me rappelais géantes parce qu'elles avaient servi de fauteuils à mes dix ans, et pour em-

porter à la mer le dérisoire banc de sable qui avait « posé » pour « L'Île joyeuse ».

Je me souvenais pourtant de tout comme si j'avais feuilleté un vieil album de photographies ; mon jeune chien sur les talons, je me rappelais l'épagneul bâtard, — nommé Poucet et gros comme un éléphant, — élevé à la diable parmi la ribambelle des enfants qui le martyrisaient, ce chien si conscient dès ses premières cabrioles du peu de cas qu'on ferait de lui, qu'il apprit dès lors à ouvrir et refermer les portes, à se doucher dans la rivière et à chercher sa pitance chez le boucher du village...

Mais qu'en dire de ce village ? ... Poucet l'a bien mieux connu que moi, s'aventurant tout à loisir jusqu'au Calvaire et jusqu'à l'Orphelinat, jusqu'aux champs de maïs et l'orée du lac à la Loutre, alors que nous n'avions droit au pont de dentelle qu'endimanchés, allant perdre à la grand'messe, dans une église en carton, les plus belles heures du soleil dominical.

Du village, je me rappelle surtout le temps qui stagne, tandis qu'un chapelet dans les mains, je me repais d'un morceau de ciel bleu qui tient lieu de vitrail à la fenêtre en ogive.

Rien d'autre... sinon les mesures tristement alignées, l'hôtel le plus laid du monde, régulièrement mis à feu et régulièrement restauré selon les mêmes critères, hôtel de « perdition », par ailleurs si accueillant que mon père et mon frère ayant dû s'y réfugier pour dormir, — certain soir que la gare étant comble, on fut à court de paillasses, — ils durent se battre le lendemain, au comptoir, pour régler la note, personne ne voulant croire qu'ils avaient couché là ! Rien d'autre que ces histoires loufoques... et le magasin de Maria, pareil à tous les « magasins généraux », à l'exception de Maria justement, qui m'est venue visiter du plus profond de mes souvenirs au moment où j'écrivais « Paroles et Musiques »...

*« ... Maria, momie gracile parmi les trésors de son tombeau profané, encore agitée d'un souffle de voix pour enjoindre aux intrus de refermer la porte, et d'un restant de gestes pour faire tinter la verroterie de ses poignets à partir des plus hautes boucles de sa perruque noire jusqu'aux derniers volants de sa robe*

*en voie ; Maria de zoo, les dents d'un vieux lapin, le profil d'un aigle, l'habit d'une autruche et le museau en alerte lorsque ma tante lui demandait l'impossible et que l'impossible était toujours là, entre les boules de verre et les boules à mites, entre les brosses à cheveux et les brosses à plancher, entre les souliers vernis et les sabots désuets, quelque part, zone occulte, entre l'incroyable fouillis du magasin et l'inventaire précis qu'elle tenait à jour dans les tiroirs de son cerveau, sous sa capuche frisée ; Maria de bordel et de music-hall, encombrée d'accessoires, ultime attraction des paysans avant la formidable beuverie du samedi soir et les accidents de Pine Beach, papillon de nuit, engoulement de la brunante, glanant en plein vol pour le nid de sa caisse les insectes sonnants dans les goussets du village. »*

Quoi d'autre ? ... Quand on me demande où il est, ce village, c'est à peine si quelques jalons me reviennent ... Saint-Jovite ... Morin Heights ... Arundel ...

Car mon Huberdeau ... c'est une gare. Plantée toute seule, de son côté de la rivière. Si, de l'autre rive, tous les villageois perçoivent le sifflet du train et les cris de ma tante qui rapaille sa couvée à l'heure où le monstre paraît à l'horizon, nous, par contre, n'entendons même pas l'Angelus par-dessus les clameurs de la Rouge.

On dirait que le pont de dentelle enchâssé dans ses feuillages au niveau des rapides et reliant par la base les deux collines qui lui servent de sentinelles, on dirait que ce pont est demeuré, dans ma tête, à l'image d'un pont-levis toujours dressé à la verticale et nous reléguant au maquis.

Car mon Huberdeau est bien autre chose qu'un village ... C'est une beauté de paysage, un de ces miracles que la nature brosse où elle veut, à grands coups de couleurs et de chansons d'oiseaux quand l'âme d'un enfant s'éveille et quand son cœur comprend tout à coup ce que c'est que l'amour ...

Mon Huberdeau, c'est une rivière et une voie ferrée ...  
Ce qui bouge, ce qui voyage ... Ce qui s'en va ...

Mon Huberdeau, c'est une gare !

N'est-ce pas merveilleux aussi que ce symbole et la leçon des choses quand je m'exerce à marcher sur un rail, accompagnée de mon jeune chien maladroit, tout boitant sur le balast entre les traverses, alors qu'au lieu d'un horizon vide, les vieilles photos de mon album refont toutes rouges et rondes les tomates du potager et les cerises aux branches, tout pimpant le chalet en ruine au bord de l'eau, tout odorantes les pivoines effeuillées, et toute sonore de voix enfantines, cette gare invisible où mes cousins sont nés.

Mon vrai pays, ma vraie patrie, c'est peut-être tout cela qui a changé comme moi, mais dont persiste en moi l'immuable écho, l'indestructible souvenir que je croque encore avec mes dents de lait, et qui n'en finit plus d'alimenter mes écritures...

*« L'orage nous a surpris dans la campagne. Je revois Martin qui se cherche un domaine, en quête de vieilles souches et de nobles racines. Comme un seigneur parcourant ses terres quand un fléau les menace, il jauge la résistance des érables et des cerisiers, examine de près les fûts des bouleaux blancs, feuillette la fragile écorce d'un oeil connaisseur et d'une main qui recoud. Je vois sa paume longuement appuyée comme sur la couverture d'un livre qui nous a donné du bonheur et qu'on referme avec précaution pour que la sève y soit captive.*

*Cela fait, Martin regarde droit devant lui ; le versant d'un coteau boisé plonge si raide vers sa base que le double ruban bleu de la voie ferrée s'y inscrit comme une eau de ravin, chiche et sinieuse, un instant retenue dans la brousse du terminus et repartant vers la ville par l'échancrure des vallons. Là, au pied de ce coteau, dos à la rivière, entourée de pivoines qu'un vent du nord a couchées, la petite gare de notre oncle déploie sur ce tapis rose les pans de sa livrée et le faitage à deux pentes qui lui sert de chapeau. Martin se sent chez lui. Il évalue sa richesse, admire sa propriété, en chiffre tout haut les dimensions depuis les soupiraux de la cave où s'entassent des barils pleins de pommes et des provisions pour la vie jus-*

*qu'aux triangles parfaits des pignons goudronnés qui distillent un âcre parfum de résine.*

En écoutant ce passage de « Paroles et Musiques », il m'est apparu clairement que, consciente ou non, j'ai voulu donner une patrie au jeune personnage de Martin, patrie qu'il usurpe d'ailleurs puisqu'il n'est pas chez lui : c'est un petit citadin qui s'éprend de la campagne où son oncle l'accueille au temps des vacances. Or, j'ai voulu que Martin s'approprie si entièrement tout ce qui compose et meuble ce paysage, que rien ni personne, dans ces moments-là, ne puisse l'empêcher d'être à la fois natif d'Huberdeau, — de par un baptistaire qu'il forge par amour ou par envie, — et seigneur d'une infime parcelle de la planète, — de par des titres de propriété qu'il forge également. —

Il est certain aussi qu'à l'instar de tant d'écrivains, j'ai voulu corriger une réalité détestable en accordant tant d'importance à ce site pour le hausser comme sur un piédestal jusqu'à l'aveugle adoration qu'il m'inspire encore, même défiguré.

A partir des réalités qui nous déplaisent ou nous déçoivent, nous fabriquons quelquefois nos plus précieuses illusions : c'est le pouvoir du rêve pour chacun, et c'est, pour l'écrivain, le merveilleux miracle littéraire qui fait le désespoir des détecteurs d'autobiographies !

Cette réalité, pourtant il m'est arrivé de la décrire, ailleurs et souvent, comme on s'attaque à un ennemi pour le juguler. Par exemple, lorsqu'en rédigeant « Une forêt pour Zoé », les besoins de mon histoire ont exigé que je me serve d'une maison de l'horrible rue Saint-Denis pour maison natale, j'ai usé d'un stratagème pour en sortir : j'ai pu clore le paragraphe et dénouer mon malaise en les biffant tous les deux du mot : Soleil !

*« Notre maison, Trois étages. Trois tunnels empilés. Percés aux deux bouts : côté rue, côté cour. Coincés en longueur par d'autres tunnels, innombrables, bien alignés, de même calibre. Tout était mitoyen chez nous : les murs, le plafond, le plancher, tout, sauf les deux ouvertures par où s'échapper en cas d'incendie. Au-dessus, l'Irlandais et son Irlandaise. Au-*

*dessous, Zoé, son père et sa mère. Ailleurs, tout le monde : une ville. Au milieu, il y a ce dimanche que je me rappelle ; j'avais neuf mois et je m'étais mise à marcher. C'est mon plus ancien souvenir. Précis. Car en bas, Zoé venait de naître et s'était mise à hurler. Un dimanche mémorable. A l'heure du sanctus. Un dimanche de mars tout en éclats de voix, tout en effusions inédites, tout en courses dans les escaliers, un dimanche où l'on oublie de manger parce que la vie est trop intéressante. Sitôt que j'eus compris le parti à tirer des pas qui avancent, du pied qui sert à quelque chose, j'allai résoudre aux deux bouts du tunnel l'énigme de mes éclairages. C'était donc l'heure du sanctus, l'heure où dans les pays catholiques de ce temps-là, les enfants se mettaient à marcher. Par miracle. Par un cadeau de Dieu. L'heure de midi où néanmoins, au milieu de chez nous, des ampoules électriques allumaient la poussière dans le cristal du grand plafonnier. J'assure que je n'ai rien oublié. La joie des autres qui ressemblait à la joie des fous. Les cris de Zoé. Les pleurs de Françoise. La chanson de l'Irlandais qui louangeait sur sa cornemuse les cheveux roux de Zoé. J'assure qu'on déraisonnait ce jour-là dans mes parages et que je fus seule à garder mon sang-froid pour épeler dans mon coeur le vrai nom de la lumière : Soleil !... Côté rue, il m'avait éclaboussée, mais côté cour, il se fit romantique et fragile dans le bouquet sans feuilles d'un vieil érable. Je savais le jour et le contre-jour, l'envers et l'endroit des choses.»*

Mais je suis en train de glisser sur une pente qui ne m'est pas naturelle en tentant de donner des raisons à ce que j'ai toujours fait par instinct !

Il n'est, du reste, pas d'exemple, qu'au jeu de la psychanalyse un écrivain ait gagné quelque lumière !

Mon propos est plus modeste ; il ne vise qu'à débrouiller ma pensée afin de remplacer quelques doutes par quelques certitudes sans pour cela ébranler les clochers de nos villages ni lever contre moi une petite armée de patriotes que je pour-

rais bien encore scandaliser, ou de jeunes politisés dont je pourrais heurter les opinions.

Car... c'est bien cela l'ennui!... et je comprends trop tard qu'en acceptant de jongler avec le thème de cette émission, je m'exposais à raviver des peines depuis longtemps réduites en cendres au fond de mon coeur, tout en m'exposant aussi, dans le feu de la sincérité, à émettre un son de cloche un peu dissonnant dans la symphonie que mon peuple est en train de composer...

« Dire, en ce moment, au Québec, que le Québec n'est pas la fin du monde », c'est manquer singulièrement d'à-propos!

Pourtant, si la loi du nombre me donne tort un jour et si, par bonheur, je passe de canadienne à québécoise sans autre drame qu'un mot changé dans mon passeport, moi, qui n'ai jamais galopé dans les plaines de l'Ouest ni escaladé les Rocheuses, je me soumettrai de bonne grâce à cette formalité pourvu que mon passeport reste valide... et pourvu que les miens gardent leur sang dans leurs veines!

Ce que je refuse, c'est la violence, sous toutes ses formes, de quelque drapeau qu'elle se drape et se targuant des plus nobles causes...

Si j'en suis venue à fermer les yeux sur la politique et sur les journaux qui la charrient tout de travers, afin de mieux employer mon temps à m'instruire de ce qui reste au lieu de ce qui passe, c'est pour refaire en moi une certaine sérénité qui m'est plus nécessaire que l'air que je respire, que la terre où je marche, et qui est essentielle à l'exercice du métier qui me regarde et me concerne.

Je me prive, bien sûr, des belles nuits blanches de ma jeunesse, alors qu'entre copains, nous mettions tant d'enthousiasme à régler le sort du Québec dans les vapeurs du whisky d'Ecosse ou de la bière allemande... Mais... était-ce l'alcool? était-ce les idées? il se trouve que ces nuits-là n'aboutissaient qu'à la discorde et s'achevaient souvent dans une violence qui, pour n'être que verbale, n'en recelait pas moins le germe des chamailles et transformait en ennemis ceux qui s'aimaient quelques heures plus tôt.

J'ai choisi de perdre l'estime des apprentis guerriers qui

ronchonnent au coin du feu en fourbissant des armes coulées à même leurs outils de travail...

J'ai désormais des matins glorieux et c'est à cette condition-là que je reste écrivain, menant une vie marginale et recueillie qui accorde plus de prix au destin personnel qu'au destin collectif, améliorant du même coup ce destin collectif de la plus efficace et valable façon, c'est-à-dire en commençant par soi.

Je pense avec je ne sais plus quel grand homme de mes amis : « Si tu te résous toi-même, le problème du monde est résolu. »

Je pense avec Montaigne : « La plus grande chose du monde est de savoir être à soi. »

Et quand je vois certains de mes collègues prendre leurs stylos pour des flèches, des poignards ou des fusils, je pense au doux Giono répondant au jeune journaliste qui s'inquiétait du « rôle social de l'écrivain » : « L'écrivain n'a d'autre devoir que celui de bien écrire, de bien faire son métier. » Et comme l'autre revenait à la charge en ces termes : « Cependant, vous vous sentez solidaire puisque vous avez écrit : ma joie ne demeurera que si elle est la joie de tous ; je ne veux pas traverser les batailles une rose à la main... » mon doux Giono répliqua : « Mais les mains nues ! »

*« Ce jour-là peut-être, il a pensé cette phrase merveilleuse que je viens de faire mienne en lisant « Jean le bleu », comme on se couvre avec bonheur du manteau de quelqu'un qu'on aime : « Il n'y a pas de gloire à être Français. Il n'y a qu'une seule gloire : c'est d'être vivant. » »*

J'ai parlé de jour et de contre-jour. J'ai parlé de l'envers et de l'endroit des choses. J'ai parlé de ce duel et de ce dilemme : la page étant noircie de mots, il est toujours possible de barbouiller la suivante de mots contraires. Quel écrivain, aux prises avec la vérité, n'a pas cédé quelquefois, avec une sorte de plaisir douloureux, à la tentation de retourner sa pensée comme un gant, tout surpris d'arriver fort aisément au résultat et de ne plus savoir à la fin quelle version est la bonne!

Lorsqu'enfant, de coeur et d'humeur variables, je m'éprenais subitement de ce que j'avais détesté la veille, ma mère

avait coutume de dire : « Il n'y a que les fous qui ne changent pas d'idée ! » Nous éclatons de rire toutes les deux, moi, ravie du compliment sous-entendu, elle, sachant d'expérience qu'une heure plus tard elle pourrait bien illustrer son propre adage s'il lui en prenait fantaisie et si mes revirements finissaient par l'agacer, trouvant dans son répertoire la remarque inverse, en forme d'apostrophe susceptible de me rappeler à l'ordre et à plus de constance : « Tu changes d'avis comme une girouette ! »

Ma mère était sage comme tant de femmes de son époque qui, asservies au mâle, à la religion, à la famille, secouaient leurs chaînes aussi allègrement que des bracelets par la seule magie d'une philosophie merveilleuse, toute de nuances et de multiples coloris qu'elles fabriquaient à l'image de leurs court-pointes : comme elles savaient jongler avec des bouts de chiffons, elles jonglaient aussi avec les dictons populaires et les métaphores jusqu'à fort bien s'arranger de la condition humaine.

Ma mère avait surtout compris, me semble-t-il, qu'une seule vie lui étant donnée, il valait mieux la faire douce pour elle et pour les siens, même dans l'illogisme, dans l'absurdité, la bêtise... voire dans l'injustice...

Je serai sans doute pardonnée de suivre son exemple. C'est en me souvenant d'elle que je pourrai peut-être vanter maintenant ce que j'ai dénigré tantôt sans même rougir de mes idées changeantes...

Quand la neige tombe pour la première fois de l'hiver, quand ce miracle n'arrive pas de nuit et que j'ai la chance d'apercevoir les premiers flocons virevolter longtemps dans l'air gris avant de s'accrocher aux arbres nus et d'habiller la verdure, je suis bien près d'oublier que ce miracle arrive ailleurs et qu'il se produit même, froidure en moins, là où les amandiers fleurissent... et que la neige alors... est parfumée !

Qu'importe, ce jour-là, c'est à l'odeur aussi que je reconnais mon hiver : avant même de détourner les yeux de ma feuille blanche, je sais qu'au-dehors c'est toute blancheur aussi et je pense que ce pays est le plus beau du monde avec « ses jardins de givre » et « ses feux dans la cheminée ».

Même si j'entends dire autour de moi que la misère commence, je sais bien qu'il ne s'agit là que d'un vieux réflexe : les Québécois sont heureux quand ils se lamentent, mais moi qui suis des leurs, je sais bien qu'ils cachent ainsi leurs plus belles émotions et qu'au plus haut des gratte-ciel du centre-ville comme au plus creux des faubourgs misérables auxquels une première neige annonce la mauvaise nouvelle, je sais que partout et jusqu'au fin fond des compagnes, il y a des regards qui s'émerveillent et des gens qui pensent, tout bas : « mon pays . . . mes amours ! » en rêvant de carrioles et de fourrures, en se rappelant des Noël d'enfance, en cultivant les fleurs chaudes de la tendresse et de l'amitié dont la meilleure et plus vigoureuse espèce s'épanouit en sol gelé.

Ainsi de toutes saisons que j'aime ! et quand le printemps s'envole aussitôt qu'annoncé en emportant avec lui les bouquets roses et blancs des pommettiers et des catalpas pour ne laisser que la semence des maringouins et la promesse de la canicule, je lui pardonne comme on pardonne à ces bonheurs fulgurants que le temps risquerait d'affadir.

Pour ce qui est de nos étés torrides, je m'en arrange aussi comme les bédouins doivent s'arranger des leurs. Et si je crève dans ma banlieue, si ma main colle au papier tandis que les sueurs m'abîment, je pense à la mer gaspésienne où certains soirs du mois d'août il faut déjà s'emmitoufler de lainages pour assister au grand bal que donnent ensemble, dans le ciel et dans l'eau, les aurores boréales et les vagues en phosphore.

C'est aussi l'été que je redécouvre, chaque fois émerveillée, les vieilles rues de Québec où je m'en vais dire, sans rancune, à Pierre Maheust des Hazards, ce que je pense de son équipée.

Et déjà le cycle recommence. Tandis que les chasseurs astiquent leurs fusils, les peintres avivent leurs couleurs et les poètes se munissent de stylos tout neufs. L'automne est là. Notre saison de gloire ! Notre ciel de lavande ! Nos érables en or massif ! Nos pelouses habillées de rouille . . . Je crois bien que ce pays est le plus beau du monde . . .

Si j'essayais de me réconcilier avec Maisonneuve !

*« Place D'armes. Un gratte-ciel s'érige à coups de grues et d'efforts d'hommes. Tapage infernal qui cou-*

*vre l'angélus lorsqu'il sonne au clocher de Notre-Dame. Poussière levée jusqu'aux fenêtres d'en face où le « Chef du Crédit » mordille son havane, enfumant sa nouvelle secrétaire et maugréant contre le progrès.*

*Posté à la tour de guet de son château provisoire, le dos tourné aux meubles qui croulent, aux classeurs qui débordent, à l'âtre condamné, aux gravures jaunies dans leurs moulures de crasse, mon père contemple son dernier paysage : cinquante ans de sa vie qu'on tasse derrière des barricades, qu'on foule en guise de fondations pour une réussite dont il fut l'un des piliers et qu'il n'habitera jamais.*

*Au milieu de la Place, en grand appareil vert-de-gris, l'oeil au loin par-dessus le beau toit du Séminaire, flanqué de quatre héros qui baignent à ses pieds dans l'eau du bassin, Maisonneuve tente de revoir encore les eaux du Saint-Laurent... Mon père voit le Travail englouti, la plaque commémorative qu'on lui prépare. Et la fosse qu'on lui creuse sous le nez, dont la stèle ira défier le firmament comme un coup de poing.*

Malgré ce triste souvenir que j'ai voulu fixer dans mon dernier roman, il me semble que de tous les itinéraires qui, peu à peu, au fil des ans et de nos habitudes, finissent par imprimer nos pas dans les rues des villes que nous habitons, il me semble que celui-là m'est le plus familier et le plus cher.

S'il m'arrive d'éprouver quelque chose qui ressemble à un bien-être de paysan farouchement installé sur une terre qu'il croit sienne, c'est là...

Il est vrai que je m'y rends toujours à l'heure du soleil couché tandis que le paysan fume sa dernière pipe au bord de la Rouge ou du Richelieu, tandis que les clochards s'endorment à l'ombre des banques, sur des oreillers de papier journal qui leur ont auparavant servi de nappes.

Il est vrai que j'y vais à l'heure de la lune, alors que mon devoir accompli, je serais bien dans ma peau n'importe

où, et souveraine, ayant dîné non loin d'une sole aux amandes et d'un petit vin blanc que j'ai toujours gai . . .

Tout le monde connaît la Place d'Armes à l'aurore quand les affaires se réveillent à grand renfort de klaxons et de puanteur ; tout le monde sait qu'à midi il faut trois heures pour en tracer le contour et que trois heures après, la mesure est comble alors que les buildings se vident par la base comme par le robinet d'un tonneau, libérant l'essaim des petites sténos bourdonnantes et des hommes importants. Mais c'est ailleurs que patrons et secrétaires iront traquer le plaisir ou le repos.

Dès la brunante, la Place d'Armes est déserte. Maison neuve règne à nouveau dans le silence des projecteurs, doucement veillé par Jeanne Mance, Le Moyne, Lambert Closse et . . . Pilote!

Je me repose sur un banc, en douce compagnie, parmi les pétunias qui fanent et les vagabonds qui roupillent ; je veille en contemplant les deux tours de Notre-Dame que certains soirs, je m'amuse même à dessiner et je regarde Pilote sans savoir quel exploit lui a mérité les honneurs de la sculpture et le voisinage des héros.

Sans doute m'a-t-on appris sa légende un jour de distraction mais il suffit qu'elle soit là, les oreilles tombantes et le museau en alerte pour que je me sente rassurée. Protégée. Ne devant qu'au flair moi aussi, de reconnaître les odeurs . . .

Je suis chez moi . . . parce que mon père a hanté ces lieux, parce qu'à l'intérieur de cette église, il a cherché refuge et fait ses dévotions, parce qu'à l'intérieur de cette banque, il a donné sa vie pour une cause insensée, parce que chaque matin, chaque soir, pendant cinquante ans, il a tranché cette place de la même diagonale, sans peut-être jamais songer à rafraîchir son front dans l'eau du bassin sous l'oeil compatissant de Pilote, la douce.

Est-ce cela une partie ? Cette indéfinissable fixité des décors qui, même abîmés ou transfigurés, ressuscitent pour nous, — et pour nous seuls — quelque personnage adoré dont la silhouette invisible nous est si précieuse, portant quelque bonheur ou quelque chagrin qui ne cesseront de voyager en nous depuis les verts paradis jusqu'au dernier souffle.

Mes racines, si j'en ai, c'est peut-être de ce béton-là qu'elle se nourrissent et non pas du macadam de la rue Saint-Denis où je suis née et que j'ai en horreur. Mes racines, — à supposer qu'on puisse parler d'un être humain comme on parle d'un arbre, — c'est là que j'en retrouve la sève odorante, dans le crottin des chevaux de calèche qui perpétuent notre histoire en trébuchant les Américains.

Pourtant si c'est cela une patrie, j'en ai une également dans le village de Sainte-Anne, à Beaupré, où ma mère a vu le jour et grandi, des cantiques à la bouche et des médailles au cou, sans être contaminée d'ailleurs, échappant, — par miracle peut-être! — aux griffes de cette religion-là et se doutant bien de quelque supercherie à la vue de si nombreux ex-voto :

« Si l'on en jugeait au nombre des guérisons, » disait-elle en souriant, « Je me demande bien qui marcherait encore sur ses deux pattes... sans la bonne Sainte-Anne ! » et c'est en continuant de sourire qu'elle regardait ses pauvres jambes qui l'ont si mal portée toute sa vie, — et tant fait souffrir, — sans qu'elle insulte autrement la thaumaturge qui aurait bien pu, à mon avis, soigner ses ouailles en premier !

Si c'est cela, une patrie, ce village corrompu qui dévalise les malades et trafique avec le Ciel, je me console en songeant que les grandes oies blanches n'y font que passer et que nous, les humains, avons bien le droit d'en faire autant... Nos ailes sont plus puissantes encore !

Voilà. Si mes pensées sont plus claires après ces quelques réflexions décousues, il me faut néanmoins garder le mot « lointain » auprès du mot « pays » et garder le fanal bleu de Colette sur ma table de travail.

Rien ne m'empêchera non plus de m'inventer autant de pays qu'il en est en ce moment et dans ma tête. Rien ne m'empêchera, lorsque je me promène dans la rue Sainte-Catherine, par temps pollué, d'apercevoir au bout de ma rêverie, les jardins du Louvre quand le soleil s'y baigne au crépuscule, ou bien le golfe de Delphes avec ses oliviers d'argent quand ils moutonnent jusqu'à la mer.

Pour ce qui est de mon enfance, je la mène où je veux, accompagnée des fanfares de la Rouge, entre deux haies de bouleaux blancs.

*« Nuages à différents paliers de l'espace. Masses pom-  
melées au gré du vent, tout bas sur la mer de Floride,  
tandis que la banderolle des cirrus flotte très haut  
sur le bleu uniforme du ciel comme un drap neigeux  
au flanc d'un coteau de lavande. Une petite sterne a  
pêché sous mes yeux: à plusieurs reprises, elle est  
sortie glorieuse d'un minuscule cyclone, l'aile criblée  
de bulles, la calotte noire toute reluisante, un poisson  
dans le bec. Mes pieds ont laissé des empreintes dans  
le sucre fin du rivage. Aligné derrière moi, un régi-  
ment de palmiers croise le fer de ses branches. Rien  
que ce bruit. Rien que le roulement de l'eau qui se  
retire dans le jusant de midi. Intense harmonie de  
paysage. Cheminement parallèle au mien... »*

*Mêmes nuages à différents paliers de l'espace. Pareils  
cumulus au gré du vent, tout bas sur la Rouge. Des  
hirondelles font la navette entre l'avant-toit de la  
gare où elles nichent et les branches des bouleaux où  
leur chanson s'accompagne d'un bruissement continu.  
Dans la crue d'avril, la symphonie de la rivière at-  
teint le sommet de son allegro.*

*Dans mes deux mains écartées, je tiens les deux bouts  
de ma vie. Il n'est plus qu'à les réunir. »*

Petite planète, dans les nuages de mon enfance, lorsqu'on m'assurait que tu étais ronde comme une pomme, je voulais déjà creuser un couloir sous mes pieds pour atteindre plus vite un petit enfant chinois et lui porter secours autrement qu'avec mes sous.

Dans les nuages de ma jeunesse, planète Terre, lorsque pour la première fois, j'ai vu le soleil plonger dans l'océan, j'ai compris que tu étais ronde, toute petite, mais je ne me suis pas encore douté des clôtures, des barricades, des murailles...

« Ma planète, mes amours », je suis toujours dans les nuages avec toi, puisque je rêve de frontières abolies, de passeports déchirés, de langue universelle, de paix sans mélange et de drapeaux blancs... tous blancs comme la neige de mon pays...